



JOHANNA
LINDSEY

LES INTROUVABLES

CŒURS
ENCHAÎNÉS

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Johanna Lindsey

Johanna Lindsey est l'une des plus célèbres auteures américaines de romance historique. Elle a vendu plus de soixante millions de livres dans le monde. Traduits en douze langues, ses romans figurent toujours en tête de liste des best-sellers du *New York Times*. Sa série la plus connue est *Les frères Malory*, publiée aux Éditions J'ai lu. Née en Allemagne, elle a passé sa jeunesse à voyager, avant de s'installer à Hawaii en 1964. Elle réside aujourd'hui dans le New Hampshire avec sa famille.

Cœurs enchaînés

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Samantha
N° 2533
Esclave et châtelaine
N° 2925
La révoltée du harem
N° 2956
La fiancée captive
N° 3035
Les feux du désir
N° 3091
Un si doux orage
N° 3200
Un cœur si sauvage
N° 3258
Épouse ou maîtresse ?
N° 3304
Captifs du désir
N° 3430
Une fiancée pour enjeu
N° 3593
Paria de l'amour
N° 3725
Si tu oses me quitter
N° 4318
Pour toujours dans tes bras
N° 4425
Brûlés par le désir
N° 4636
Apparence trompeuse
N° 5166
En proie à la passion
N° 5489
Héritier malgré lui
N° 5848
Un cow-boy pour deux
N° 7311

LES FRÈRES MALORY

- 1 – Les feux de l'hiver
N° 12654
- 2 – La viking insoumise
N° 3115
- 3 – Le séducteur impénitent
N° 3888
- 4 – Tendre rebelle
N° 4003
- 5 – Passagère clandestine
N° 3778
- 6 – Magicienne de l'amour
N° 4173
- 7 – Une femme convoitée
N° 4879
- 8 – La faute d'Anastasia
N° 5707
- 9 – Voleuse de cœur
N° 8150
- 10 – Les trésors du désir
N° 8348
- 11 – Confusion et séduction
N° 9824
- 12 – Mariés par devoir,
amants pour toujours
N° 9832

JOHANNA
LINDSEY

LES VIKINGS - 3

Cœurs enchaînés

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paul Benita*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteurs préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

SURRENDER MY LOVE

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Johanna Lindsey, 1994

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2020

*Pour toutes les dames qui voulaient Selig,
celui-ci est pour vous.*

1

Wessex, 879

Quand il pénétra dans la grande salle commune, toutes les femmes qui s'y trouvaient cessèrent leur activité pour le suivre des yeux. Cela n'avait rien d'inhabituel. À vrai dire, il en allait ainsi dès qu'il était en présence de dames. Ici à Wyndhurst, chez lui en Norvège, ou n'importe où ailleurs, elles ne pouvaient s'empêcher de le regarder. Et qu'il soit viking et elles saxonnes, et que les mélanges entre leurs deux peuples aient le plus souvent lieu dans des bains de sang n'avait aucune importance. À peine un an plus tôt, leurs propres hommes étaient encore en guerre contre les Vikings danois du Nord.

Ce n'était pas la peur qui les fascinait, même si ce redoutable guerrier pouvait être effrayant si nécessaire. Ce n'était pas la stupeur devant sa taille formidable qui surpassait même celle de leur seigneur Royce, pourtant exceptionnellement grand. C'était juste qu'elles n'avaient jamais vu d'homme aussi beau que Selig Haardrad.

En plus de posséder un corps que les dieux du Nord lui envieraient, il avait un visage d'ange, des yeux dont le gris changeait constamment, tantôt sombre comme un orage d'été, tantôt aussi clair

que de l'argent poli, des pommettes saillantes qui encadraient un nez parfait et des sourcils subtilement arqués aussi noirs que sa longue chevelure luxuriante. Ses lèvres étaient si sensuelles que toutes les femmes rêvaient d'y goûter.

Celles d'ici auraient pourtant dû être habituées. Il avait en effet débarqué six ans plus tôt avec ses camarades, des Vikings venus de Norvège, pour piller leurs terres et avait d'ailleurs failli y laisser la vie. Or la familiarité n'y changeait rien. Et nulle n'était immunisée, ni la vieille Eda dans les cuisines au bout de la grande salle commune – même si elle fut la première à se ressaisir et à ordonner aux autres de poursuivre leurs tâches – ni la jeune Meghan qui était en train de coudre devant une fenêtre ouverte.

Elle avait beau n'avoir pas plus de quatorze printemps, cela ne l'empêcha pas de soupirer et de regretter que ce Viking-là en ait le double. Non pas qu'elle ne soit pas en âge de se marier. Si une alliance s'avérait nécessaire, des filles aussi jeunes pouvaient être offertes, mais Royce, son frère, n'en voyait pas l'utilité. En outre, ayant épousé la sœur de Selig, il était déjà apparenté à celui-ci. Et puis, il aimait trop Meghan pour envisager de la laisser quitter la maison avant de nombreuses années et elle en était fort heureuse.

Du côté gauche de la longue salle, assise à l'une des tables disposées autour d'un grand tonneau de bière où les hommes aimaient à se rassembler, la sœur de Selig, Kristen, le regarda approcher. Si, d'ordinaire, elle ne faisait plus attention aux réactions de la gent féminine à sa présence, le silence qui l'accueillit était tel qu'elle ne put faire autrement. Elle remarqua les

sourires qu'il adressait à plusieurs de ses admiratrices et les clins d'œil, plus nombreux, qu'il lançait à celles qui le connaissaient intimement. Selon elle, il y en avait beaucoup trop.

Assis à ses côtés, son mari, Royce, leva les yeux au ciel et déclara en aparté :

— Il devrait se marier pour leur épargner ce malheur.

— Quel malheur ? Il est si généreux qu'il ne laisse que des soupirs de bonheur derrière lui. S'il se mariait, alors là, oui, elles seraient malheureuses. Et pourquoi le ferait-il quand toutes celles qu'il rencontre, et où qu'il aille, sont prêtes à se jeter à son cou ?

— C'était donc pareil en Norvège ?

— En Norvège et ailleurs, soupira-t-elle.

Royce lâcha un petit rire, sachant qu'elle n'en voulait absolument pas à son frère pour ses légions de conquêtes. Ces deux-là étaient trop proches pour qu'elle lui tienne grief de quoi que ce soit. Kristen s'était même donné pour tâche de venger la mort de Selig quand elle avait cru qu'Alden, le cousin de Royce, l'avait tué au cours de ce raid qui les avait amenés, son frère et elle, dans le Wessex six ans plus tôt.

Une époque sur laquelle Royce n'aimait guère s'attarder. Il avait failli ordonner la mort de tous ceux que ses hommes avaient capturés ce jour-là, et perdre dans la foulée son seul et unique amour. Sa future épouse, qui s'était déguisée en homme, faisait en effet partie de ces prisonniers. Et cela avait bien failli marcher, car elle était plus grande que la plupart de ses propres guerriers. C'était l'étourderie de ses compatriotes qui l'avait trahie. Ils la traitaient encore comme une femme,

la protégeant et l'aidant, ce qui avait finalement attiré l'attention sur elle. La vérité avait été découverte le jour où Royce l'avait fait fouetter.

Après cela, il l'avait séparée des autres. Ne voyant pas pour quelle autre raison elle les aurait accompagnés, il pensait qu'elle était leur putain. Elle l'avait laissé le croire, s'en amusant même pour le provoquer avec une audace qu'il n'avait encore jamais vue chez une femme. Sans ses manigances, et en dépit de sa beauté et de la fascination qu'elle exerçait sur lui, il aurait peut-être pu lui résister, car il haïssait les Vikings, tous les Vikings.

En guerre contre eux depuis quinze ans, cette haine s'était cristallisée onze ans auparavant, lorsqu'il avait été forcé de regarder des Vikings danois empaler son père et son frère sur un mur, avant de violer et de tuer sa promise. Royce avait été abandonné mourant, parmi les cadavres de ses proches ; il serait mort si les Danois n'étaient pas allés mettre à sac le monastère de Jurro, non loin de là, ce qui avait permis à ses serfs survivants de lui porter secours.

Oui, Royce avait d'excellentes raisons de haïr les Vikings. Pourtant, il était tombé amoureux de l'une d'entre eux, d'où la tolérance dont il faisait preuve à l'égard de la famille de son épouse qui venait régulièrement leur rendre visite. Son frère Selig était en revanche beaucoup plus présent car il vivait avec eux depuis trois ans.

L'année de leur mariage, il était resté pour s'assurer que Kristen était traitée convenablement dans son nouveau foyer. Il avait donc passé l'hiver dans le Wessex, puis était rentré chez lui avec ses parents, qui étaient venus en visite l'été

suisant. Contrairement à ces derniers, il était revenu tous les étés avec son nouveau drakkar – Royce avait brûlé le précédent. Il était en général accompagné par un ou deux de ses frères cadets.

À la table voisine, faisant semblant d'aiguiser sa petite épée de bois auprès d'un guerrier qui affûtait une arme bien réelle, Alfred, cinq ans, remarqua enfin l'arrivée de son oncle. Il se rua vers lui. Avec un rire, Selig le souleva de terre et le lança à deux bons mètres au-dessus de sa tête, dangereusement près du plafond pourtant haut. Kristen ferma les yeux en gémissant ; les hurlements ravis de son fils lui apprirent qu'il avait été rattrapé sans mal. Elle rouvrit les paupières et le découvrit à califourchon sur l'une des larges épaules de Selig qui venait vers Royce et elle.

Assise sur les genoux de Kristen, Thora, trois ans, tendit les bras à son oncle pour recevoir le même traitement. Il aurait sans doute été enchanté de le lui accorder, mais Kristen lui flanqua une tape sur les mains quand il voulut se saisir de sa fille.

— Si tu tiens à la vie, je ne te le conseille pas.

Selig se contenta de rire, avant de s'emparer de sa nièce. Il ne la lança toutefois pas dans les airs. Il la hissa devant son visage et déposa sur sa joue un baiser si sonore qu'on l'entendit à travers toute la salle, tout comme les gloussements ravis de Thora. Il s'assit ensuite sur le banc face aux deux parents en gardant la fillette dans ses bras. Blottie contre lui, elle paraissait minuscule, cette enfant qui lui ressemblait tant – et qu'il adorait.

Le fils avait reçu un nom de roi, Royce y avait veillé. La fille, selon les désirs de Kristen et au grand chagrin de son mari, celle d'une déesse

nordique. Cependant, aucun des deux enfants ne possédait la chevelure blonde et les yeux bleus de leur mère. Alfred avait les cheveux châtain foncé de son père et ses yeux verts quand la petite Thora possédait la chevelure aile de corbeau et les yeux gris de sa grand-mère maternelle, Brenna, qui n'était ni saxonne ni viking, mais celte.

— C'est fait, annonça Selig, l'air satisfait.

Kristen et Royce comprirent sans plus d'explications. Deux ans plus tôt, Selig avait pris la décision de s'installer dans le Wessex. S'il était l'héritier de son père, Garrick n'était pas vieux au point que son fils reçoive ses biens et ses terres en Norvège dans un avenir proche, et là-bas, Selig habitait toujours la demeure paternelle. Il désirait sa propre maison depuis un moment déjà et en avait commencé la construction non loin de Wyndhurst, sur un terrain que Royce lui avait vendu. Elle aurait dû être terminée voilà un an. Malheureusement, l'année passée, les Saxons avaient dû livrer une nouvelle guerre contre les Danois, et Selig avait surpris tout le monde – sauf Kristen qui savait à quel point il aimait se battre – en décidant de s'allier à son beau-frère.

Il avait été blessé lors de la grande bataille, assez gravement pour ne pas pouvoir se joindre à Royce quand les Saxons avaient mis leurs ennemis en déroute. C'est là qu'il s'était produit un épisode particulièrement « drôle » selon lui : presumant que ce grand Viking faisait partie de sa propre armée, un Danois l'avait traîné à l'écart du champ de bataille et avait soigné sa blessure. Selig parlait toutes les langues nordiques, y compris le danois, si bien que l'homme n'avait pas réalisé son erreur. Selig avait

ainsi pu rejoindre le camp saxon et même participer à l'assaut final.

La construction de la maison avait donc dû attendre, or Kristen savait à quel point le retard provoqué par le mauvais temps au cours des mois suivants avait agacé son frère. Le travail avait toutefois repris dès les premiers jours du printemps, lentement d'abord, car il fallait s'occuper des champs, Selig ayant désormais les siens.

Royce lui avait prêté son propre maître bâtisseur, Lyman, ainsi que tous les serfs dont il pouvait se passer, même si, avant même de prévenir Kristen de son projet, Selig avait déjà acheté une demi-douzaine d'esclaves sur les marchés vikings du Nord. Il n'avait pris que des hommes – et aucun Saxon, par respect pour son beau-frère – dans le seul but de construire la maison et d'effectuer les travaux agricoles. Leur père, qui aimait l'idée que Selig demeure non loin de Kristen, lui en avait offert plusieurs autres. Il avait certes une assez bonne opinion de son gendre, quoique pas au point de lui confier à lui seul la protection de sa fille.

Pour l'heure, Selig semblait si heureux que Kristen l'était pour lui.

— Alors, quand aura lieu le festin de célébration ? s'enquit-elle.

— Pas avant qu'Ivarr ne revienne avec des femmes qui pourront le préparer.

Ivarr était son meilleur ami ; lui aussi avait été capturé avec Kristen et les autres. Cet été-là, tous avaient été réduits en esclavage et avaient dû porter les chaînes, jusqu'à ce que Garrick et son frère viennent les libérer. Désormais, les étés où Selig

restait près de Kristen, Ivarr lui empruntait son navire pour retourner dans le nord.

— Tu l'as envoyé acheter des femmes ?

— Kristen, je ne peux pas venir te trouver chaque fois qu'il faut recoudre quelque chose ou préparer un repas chaud, répliqua-t-il, sur la défensive.

Elle ne lui en voulait pas. C'était là une coutume, et les chrétiens pas plus que les païens ne voyaient le moindre mal à réduire en esclavage les peuples vaincus. Sa propre famille possédait des esclaves depuis toujours, certains capturés lors de raids, d'autres achetés. Son mari aussi, même si les siens étaient pour l'essentiel des hommes libres qui, incapables de payer les amendes pour les crimes et délits qu'ils avaient commis, avaient été, selon la loi saxonne, condamnés à l'esclavage. Quant à ses nombreux serfs, leur sort n'était guère différent de celui des esclaves.

La mère de Kristen et de Selig avait été capturée et offerte à leur père comme esclave. Tout comme Kristen avec Royce. Même si, en vérité, celui-ci avait déjà décidé de l'épouser et n'avait donc pas vraiment besoin, pour la libérer, de l'aiguillon d'un père enragé et d'une centaine de guerriers vikings devant ses murs... ni de la dague de sa belle-mère sur la gorge.

— Bien sûr que tu auras besoin de femmes pour s'occuper de ta maison, acquiesça Kristen. Tu aurais toutefois mieux fait de me laisser les choisir. Tel que je connais Ivarr, il ne va prendre que les plus jolies, qu'elles sachent ou pas coudre ou cuisiner.

— Tu crois ? dit-il avec un enthousiasme qui fit s'esclaffer Royce.

Kristen, quant à elle, lui aurait volontiers jeté un objet quelconque, pointu de préférence, à la tête s'il n'avait tenu sa fille dans ses bras.

— Selig, ce ne sont pas les femmes qui manquent ici. J'aurais pensé que tu préférerais ne pas gaspiller ton argent en achetant des filles qui ne te serviront pas à grand-chose.

Les deux hommes riaient de concert à présent.

— À part pour *ça*, ajouta Kristen, écoeurée.

— Espérons alors qu'elles seront douées dans tous les domaines, commenta Selig, toujours hilare. Sinon, ma sœur, tu risques de me voir souvent chez toi.

— Et depuis quand cela te gêne-t-il ? rétorqua-t-elle.

Il haussa les épaules, lui offrant ce sourire qui faisait fondre les cœurs les plus froids.

— Tu me connais trop bien.

Oh oui, elle le connaissait ! Selig aimait les femmes, *toutes* les femmes, grandes ou petites, grosses ou maigres, laides ou belles, et elles le lui rendaient bien. Fait encore plus surprenant de la part d'un homme fortuné, il les traitait toutes de la même manière. Il ne prenait pas avantage d'une esclave sous prétexte qu'elle ne pouvait rien lui refuser, mais entreprenait de la séduire, comme il le faisait avec les femmes libres. Celles qu'Ivarr allait lui rapporter ne verraient aucun inconvénient à ce qu'il les possède, elle en était certaine.

— Quand Ivarr sera-t-il de retour ? demanda-t-elle.

— Il devait se rendre à Birka et à Hedeby, je ne l'attends donc pas avant une quinzaine de jours, au pire dans un mois.

Kristen lui aurait offert l'aide de ses propres femmes s'il n'avait pas tenu à attendre le retour d'Ivarr et de l'équipage de son drakkar pour célébrer la fin des travaux dans sa nouvelle demeure. Sept de ces hommes avaient choisi de rester dans le Wessex, dont le meilleur ami de Kristen, Thorolf. Les autres rentreraient en Norvège avec Ivarr avant l'hiver.

Elle poussa un soupir en constatant que presque toutes les femmes autour d'eux contemplaient toujours Selig.

— Maintenant que tu es de nouveau oisif, je crains fort qu'il ne me soit impossible de faire effectuer la moindre besogne ici, commenta-t-elle avant de se retourner vers son mari. Tu ne pourrais pas lui trouver une guerre quelconque à mener ?

Royce ricana.

— Pour que tu me plantes une hache dans la tête ?

C'était assez probable. Elle était sur le point de l'admettre quand un des hommes de Royce se rua dans la grande salle.

— Cinq cavaliers approchent, seigneur. L'un semble pratiquement mort. Ils portent la bannière du roi.

Kristen gémit intérieurement. Ce genre de nouvelles n'était généralement qu'un prélude à la guerre.

2

Ce n'était pas la guerre que ces cavaliers apportaient. C'était un nouveau projet conçu par le roi Alfred et ses conseillers pour renforcer la paix si fragile. Cette délégation de cinq hommes, arrivée de l'ouest, se rendait auprès du roi Guthrum, le souverain danois, afin de lui faire certaines propositions. Elle n'avait pas subi d'attaques. L'homme en piteux état ne souffrait d'aucune blessure, mais d'une affection naturelle qui provoquait de graves douleurs et le privait de l'usage de ses membres.

Kristen le fit installer dans une chambre afin qu'on le soigne. Hélas, le malheureux succomba peu après. Les deux guérisseurs appelés à son chevet en ignoraient la raison.

Ses quatre compagnons de voyage prirent très mal la nouvelle, non parce qu'ils éprouvaient du chagrin – il connaissait à peine cet homme –, mais parce qu'elle signifiait l'échec de leur mission. Le roi du Wessex serait furieux, supposaient-ils. Ce dont Royce ne doutait pas. Connaissant Alfred comme il le connaissait, celui-ci n'apprécierait pas ce retard et chercherait à remplacer le mort au plus vite.

Bien sûr, cette tâche s'annonçait difficile, car il s'agissait de leur interprète, le seul capable de traduire les paroles de l'évêque de leur groupe – leur

diplomate – aux Danois. Les trois autres étaient de simples soldats qui leur servaient d'escorte dans la mesure où ils devaient traverser des territoires dangereux infestés de brigands. Il aurait été aisé de les remplacer, de même que l'évêque, en revanche peu d'hommes dans le royaume d'Alfred parlaient le danois.

Selig dut attendre que Royce lui explique la nature du problème, car il ne comprenait pas grand-chose au saxon. À la différence de Kristen, qui avait appris enfant les diverses langues de leurs esclaves – dont celle de son futur mari –, Selig s'était contenté de celles dont il pensait qu'elles lui seraient utiles pour le commerce. Il parlait donc le danois et le suédois, pouvait se faire comprendre en finnois ou même en slave, et, bien sûr, n'importe quel Celte l'aurait pris pour l'un des leurs, car il maîtrisait parfaitement leur langue, grâce à sa mère. En revanche, il était incapable d'échanger avec un Saxon, sauf si, comme Royce, celui-ci connaissait des rudiments de celte. Ce qui, heureusement, était le cas de beaucoup.

Selig n'avait pas cherché à apprendre les langues que connaissait Kristen, car, contrairement à d'autres Vikings, il ne souhaitait pas se lancer dans des raids contre les pays du Sud. Il envisageait plutôt de suivre la voie de son père pour devenir un prince marchand. Cet unique raid dans lequel ses amis et lui s'étaient lancés, et qui avait échoué, n'était qu'une sorte de blague, de pari, une tentative pour mettre la main sur une partie des richesses de cette île avant que les Danois ne la conquièrent entièrement.

Bien sûr, il lui fallait désormais apprendre le saxon puisqu'il avait décidé de s'installer ici, il s'y

était donc mis. Toutefois, n'étant plus un enfant qui n'avait rien d'autre à faire qu'étudier, il n'avait pas appris grand-chose et il était encore perdu lorsque les Saxons ne faisaient pas l'effort de parler lentement pour son bénéfice. À vrai dire, les seuls mots qu'il apprenait sans peine étaient ceux que les femmes lui enseignaient dans des circonstances assez particulières, et qui n'avaient guère d'utilité quand il était question de politique.

Quand Royce le rejoignit près du grand tonneau de bière, Kristen venait tout juste de revenir après avoir couché les enfants. S'ils avaient partagé le repas du soir avec leurs invités, Kristen et son frère avaient évité de se joindre à leur discussion, celle-ci consistant surtout en plaintes de la part des quatre étrangers. La grande salle bourdonnait d'activité et le ciel n'était pas encore tout à fait noir, l'été battant son plein.

Après avoir rempli de nouveau leurs chopes, Kristen attaqua :

— Ai-je bien entendu ? Le roi Alfred souhaite forger de nouvelles alliances grâce à des mariages ?

Moins surpris que sa femme, Royce haussa les épaules.

— C'est l'idée. Trois de ses nobles se sont portés volontaires pour sacrifier leurs filles, trois dames avenantes et pourvues d'une riche dot.

Kristen ne releva pas le mot « sacrifice », sachant qu'il n'avait pas pardonné aux Danois – et qu'il ne leur pardonnerait jamais – le massacre perpétré à Wyndhurst tant d'années auparavant.

— Ces dots incluent des terres ?

— Oui.

— Par Odin ! s'exclama-t-elle, incrédule. Ton roi et ses frères avant lui se sont battus pendant

des années pour empêcher les Danois de mettre un pied dans le Wessex, et maintenant, il est prêt à leur *donner* des terres ?

— Son raisonnement est simple, expliqua Royce. Mieux vaut trois domaines que tout le Wessex quand, parmi les Danois, ceux qui en veulent toujours plus s'agitent de nouveau. Nous savons qu'au moins la moitié de l'armée du roi Guthrum est aussi fatiguée de la guerre que nous. Ces hommes désirent juste s'installer sur les terres qu'ils occupent déjà. Ce sont les autres, les jeunes arrivés plus tard qui ne se sont pas battus depuis le début et qui n'ont pas encore gagné grand-chose, qui ont déclenché la dernière guerre.

Et qui avaient bien failli la remporter. En fait, les Danois pensaient avoir gagné, croyant même qu'Alfred était mort. Et ils n'avaient pas été les seuls à le croire. Après s'être retranchés dans la forteresse même du roi du Wessex, à Chippenham, ils avaient entrepris de ravager la campagne alentour.

Avant cela, Royce s'était joint à la mêlée quand l'armée d'Alfred avait bouté les Danois hors de Warenham en 876 puis à Exeter en 877. Cependant, cette année-là, après que l'armée saxonne s'était dissoute pour l'hiver comme c'était l'habitude, les Danois étaient apparus par surprise à Chippenham, où Alfred et sa suite profitaient du répit hivernal. Sa famille et lui s'étaient échappés de justesse, la cour avait été dispersée et la rumeur s'était répandue qu'Alfred avait été vaincu. Ce n'était pas le cas. Avec un petit groupe de fidèles, il s'était caché dans les marches du Somerset et, depuis leur repaire, s'étaient mis à harceler les Danois, tout en élaborant une stratégie de reconquête.

Prévenu par un messager, Royce avait rejoint Alfred au printemps de l'an dernier à Ecgbryhtestane, et c'était là qu'avec ses hommes et Selig il s'était joint à la dernière bataille sanglante. Ils avaient affronté l'armée danoise à Ethandune, l'avaient mise en déroute, la poursuivant jusqu'à sa forteresse qu'ils avaient assiégée. Une trêve avait été conclue peu après, mais personne n'y croyait vraiment, les Danois les ayant si souvent rompues par le passé. Certes, cette fois, il y avait une différence : le roi Guthrum et trente de ses chefs de guerre avaient été baptisés dans la foi chrétienne.

Les pourparlers terminés, Guthrum avait ramené ce qu'il restait de son armée à Chippenham avant de repartir en Est-Anglie. La rumeur disait que les envahisseurs du Nord comptaient enfin s'installer dans cette région conquise depuis longtemps. Vu l'expérience du passé, beaucoup doutaient que cette trêve soit durable. D'autres, en revanche, étaient pleins d'espoir, car c'était la première fois qu'Alfred n'avait pas eu à payer de rançon pour obliger les Danois à quitter le Wessex. Au contraire, il avait exigé des otages... et ces baptêmes. En outre, dernier détail essentiel, Alfred avait enfin admis que les terres au nord du Wessex appartenaient aux Danois.

Ils tenaient la Mercie de l'Ouest, ayant réduit son peuple en servage, et exerçaient un contrôle très ferme sur la Mercie de l'Est. Ils s'étaient déjà installés en Northumbrie, et l'Est-Anglie était à eux depuis le début. Il était temps, semblait-il, de renoncer à croire qu'ils finiraient par être chassés de l'île de Grande-Bretagne. Ils s'étaient retranchés sur ces terres, étaient déterminés à y

rester, et Alfred avait la sagesse de le reconnaître et de prendre des mesures afin d'assurer une paix durable. Des alliances par mariage étaient une des façons d'y parvenir.

— Donc, continua Royce, Alfred envoie cette délégation au roi Guthrum. Si ses membres ne sont pas assez nombreux pour qu'elle apparaisse menaçante, ils le sont suffisamment pour assurer la sécurité de l'évêque durant le voyage. C'est lui qui négociera les mariages avec Guthrum et on espère que ce dernier choisira des hommes qu'il tient en haute estime.

— Afin qu'ils lui déconseillent la guerre au cas où l'éventualité se présenterait ? devina Kristen.

— Exactement, répondit Royce. Malheureusement, la délégation va devoir retourner auprès d'Alfred pour qu'on lui trouve un nouvel interprète, ce qui risque de prendre des mois. De surcroît, Alfred rend actuellement visite à certains de ses vassaux de l'Ouest. Le localiser prendra donc du temps.

— Pourquoi accumuler tout ce retard, intervint Selig, quand je pourrais remplacer cet homme ?

Si Kristen s'esclaffa, Royce sourit.

— Tu n'aurais certes aucun mal à converser avec Guthrum, mais qui te traduira les paroles de l'évêque ?

Selig s'empourpra – il avait négligé ce fait pourtant essentiel.

— Les difficultés que j'éprouve avec le saxon sont de plus en plus agaçantes, marmonna-t-il avant de lancer à sa sœur d'un air de reproche : Pourquoi n'as-tu jamais insisté pour que j'apprenne cette langue ? Tu as bien obligé Eric et Thorall à le faire.

Il faisait référence à leurs frères cadets.

— C'était d'autant plus facile de les inciter à m'écouter à l'époque qu'ils étaient plus petits que moi. Tu ne l'as jamais été.

Il grommela et elle ajouta :

— Pourquoi te mêler de cette affaire qui ne te concerne en rien ?

Il haussa les épaules.

— Il se trouve que je n'ai pas grand-chose à faire en ce moment, si ce n'est chercher matière à me divertir dans ta salle commune.

Après avoir coulé un regard à la demi-douzaine de femmes qui le dévoraient encore des yeux, Kristen se tourna vers son mari.

— Ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée.

Royce ne put s'empêcher de rire.

— On dirait qu'elle veut se débarrasser de toi, Selig !

— Tu n'es pas drôle, Saxon, riposta-t-elle, agacée. J'aime mon frère et il le sait, mais j'aime aussi que le calme règne dans ma maison, ce qui n'est jamais le cas quand il s'y trouve. Peut-être que si tu lui cassais le nez, comme je te l'ai si souvent suggéré...

— Tu n'as jamais rien suggéré de tel, ricana Royce.

— J'aurais dû.

— Je suppose que je pourrais partir avec lui, proposa Royce pour la calmer, afin de servir de second interprète.

— Toi qui hais les Danois ? Dès que tu en verras un, tu auras une épée dans une main et une dague dans l'autre. Non, il vaudrait mieux que ce soit moi qui y aille. En outre, il n'y aurait pas

besoin de deuxième interprète puisque je parle les deux langues.

Royce étrécit les yeux : c'était là une suggestion qu'il n'appréciait pas du tout. Envoyer sa belle Kristen chez des Danois qui n'avaient eu de cesse de piller, de ravager et de prendre tout ce que bon leur semblait depuis des années ? Plutôt lui remettre ses chaînes – même si la dernière fois qu'il s'y était risqué, elle avait fait de sa vie un enfer.

— Tu n'iras pas, se contenta-t-il de répondre d'un ton sans réplique.

Sentant la crise venir, Selig s'empressa d'intervenir :

— Père m'écorcherait vif si je te laissais aller en Est-Anglie sans une armée entière pour te protéger, Kris, tu le sais très bien. Et tu ne supporterais pas non plus d'être séparée de tes enfants et de ton mari pendant si longtemps. Vous deux, vous avez beaucoup mieux à faire. Pas moi. Par ailleurs, Royce a des hommes qui parlent le celte. N'importe lequel peut servir de deuxième interprète.

— Il y a bien Elfmar, je suppose, marmonna Royce avant de remarquer : L'évêque risque de ne pas apprécier que ses paroles doivent passer pas deux autres bouches avant d'atteindre Guthrum.

— Il est plus que probable que Guthrum aura son propre interprète, observa Selig, si bien qu'Elfmar et moi ne serons là que pour nous assurer que les intérêts des Saxons sont protégés. D'une manière ou d'une autre, cette mission sera accomplie.

— La décision appartient à l'évêque, déclara Royce, qui sourit pour montrer que ce qui allait

suivre ne reflétait en rien ses propres sentiments. Il préférera peut-être retourner auprès d'Alfred plutôt que de placer sa confiance dans un Viking de Norvège pour représenter les Saxons auprès d'un Viking du Danemark. Si tu savais combien de Saxons ne voient pas la différence, tu serais stupéfait.

Selig se mit à rire.

— Je me rappelle une époque où toi non plus tu ne la voyais pas.

— C'était avant que je ne connaisse cette Viking-là, rappela Royce en tirant Kristen sur le banc pour la prendre dans ses bras.

Une tâche pas si simple, nota Selig, car sa sœur était une géante comparée aux Saxonnnes. Décidément, elle savait y faire pour qu'un homme ne pense plus à la guerre.

— Et à quoi penses-tu en cet instant, mon mari ? s'enquit Kristen en nouant les bras autour du cou de Royce.

— Qu'il se fait tard.

Selig sourit. C'était un fait que sa famille et lui avaient dû accepter : Kristen aimait un Saxon.

— Moi aussi, il vaudrait mieux que je me couche de bonne heure si je dois partir en Est-Anglie demain matin, décida-t-il.

— *Si*, répéta Kristen. Et dépêche-toi de faire ton choix si tu comptes partager ton lit ce soir. Je n'ai pas envie de les entendre se chamailler à cause de toi. Pas quand il y a un évêque à la maison qu'elles risquent de réveiller.

Selig leva les yeux au ciel.

— Ce n'était pas ma faute, Kris. Edith n'a toujours pas compris que je ne supporte pas la jalousie.

— Certes, avec toi, une femme jalouse irait vite jusqu'au meurtre.

— Assez, intervint Royce qui se retenait à grand-peine de rire. Tu l'as déjà assez fait tourner en bourrique comme ça. Il en rougit presque.

— Lui ? dit Kristen, feignant l'incrédulité. Il a arrêté de rougir à cause d'une femme depuis ses quinze ans. Mon frère n'a honte de...

— Puisqu'elle n'écoute pas son mari, culpa Royce qui se leva en soulevant Kristen dans ses bras, je vais voir si je ne peux pas lui occuper l'esprit autrement.

Une suggestion qui ne lui valut aucune protestation, remarqua Selig.

— Tu vas te casser le dos, dit simplement Kristen, à essayer encore de me porter dans cet escalier.

— Par Dieu, je déteste quand tu me lances ce genre de défi.

Royce la porta jusqu'à leur chambre à l'étage. Ce ne fut pas une tâche aisée, mais il espérait bien qu'elle le récompenserait de sa peine.

Selig, de son côté, constata que Kristen ne s'était pas trompée. Il y avait ici bien trop de femmes parmi lesquelles choisir, trop qui étaient désireuses et même impatientes de partager sa couche. Voilà le dilemme auquel il devait faire face pour avoir si généreusement offert ses services par le passé. Vraiment, il était temps de se montrer plus difficile... Et puis non, il ne pouvait pas être aussi égoïste.

Il sourit et, le doigt recourbé, fit signe à Edith d'approcher. Il aurait pu en choisir une autre. Celle-ci avait été jusqu'à se battre pour lui, mais il l'avait suffisamment punie en consolant la vaincue

de ce combat. Cela dit, la jalousie et la possessivité d'Edith constituaient une expérience inédite. Lui-même n'avait jamais éprouvé un tel sentiment et ses partenaires savaient pertinemment qu'il valait mieux pour elles ne pas y succomber. Si c'était la fidélité qu'elles voulaient, qu'elles aillent voir ailleurs.

— Vous voulez encore de la bière, messire ? demanda Edith d'une voix déjà rauque de promesses.

Il la gratifia du sourire qui lui avait déjà gagné plus de cœurs qu'il ne pouvait en compter.

— Non, juste toi, ma douce.

Elle faillit le faire tomber du banc – un exploit dans la mesure où il mesurait deux têtes de plus qu'elle et pesait cinquante kilos de plus – en se jetant sur lui avec une force à laquelle il n'était pas préparé, sa bouche vorace déjà en action, ses mains sous sa tunique. Il s'esclaffa. La jalousie n'était peut-être pas une si mauvaise chose, après tout.

3

Selig partit pour l'Est-Anglie le lendemain matin. Connaissant lui-même quelques bribes de celte, le vieil évêque avait été ravi d'accepter ses services. Elfmar se joignit néanmoins à eux, dans l'intérêt d'une meilleure compréhension. Il s'avéra aussi que seul le prêtre était impatient d'arpenter les terres à présent occupées par les Danois. Malgré la trêve, tous les autres les avaient trop combattus pour se sentir à l'aise parmi eux – à l'exception de Selig, qui fréquentait des Danois bien avant de découvrir les Saxons et n'avait aucun grief contre eux.

Il leur faudrait toutefois plusieurs jours pour atteindre leur destination après avoir laissé les frontières du Wessex derrière eux. En raison du grand âge de l'évêque, le voyage s'annonçait lent, avec de nombreux arrêts dans les manoirs qui se présenteraient en chemin, ou au bord de ceux-ci quand il n'y en aurait pas.

Cette lenteur ne dérangeait pas Selig. D'un caractère facile, il était peu enclin à s'emporter et toujours prompt à rire. Par ailleurs, il ne connaissait pas encore grand-chose de ce pays dans lequel il avait décidé de vivre, sinon quelques champs de bataille. Il voyait donc ce voyage d'un bon œil.

Sa sœur lui avait dit au revoir avec une promesse et une menace.

— Je veillerai à ce qu'Ivarr et tes hommes ne détruisent pas ta nouvelle maison s'ils arrivent avant toi. Et j'espère qu'il n'y a pas de femmes à la cour du roi Guthrum : elles ne te laisseraient jamais repartir.

Il avait ri. Depuis toujours, sa sœur adorait se moquer de lui, même si elle avait en grande partie raison et ne cherchait à vrai dire qu'à le provoquer. Ses hommes aimaient faire de même, l'appelant Selig Visage d'Ange au lieu de Selig le Béni comme il avait été baptisé à la naissance, un nom choisi parce que la sage-femme qui l'avait mis au monde avait annoncé sa mort... jusqu'à ce que son père lui insuffle la vie. Au sens propre. Il lui avait soufflé dans la bouche.

La deuxième journée de voyage commença sous un soleil brûlant qui les obligea à ralentir davantage l'allure pour épargner l'évêque. Cela dit, la compagnie était plaisante et le paysage agréable.

Alors qu'ils traversaient un petit bois aux ombres bienvenues, Elfmar, un conteur né, racontait à Selig l'histoire d'une déesse païenne venue sur Terre à la recherche d'un amant mortel. Tous les plus grands et les plus puissants guerriers étant partis à la guerre, elle ne trouva pour assouvir son désir qu'un misérable porcher. À vrai dire, le bonhomme en question cachait bien son jeu, car il était en réalité un dieu, un dieu tellement épris d'elle qu'il était prêt à se couvrir de boue pour passer une nuit avec elle. La déesse ne se laissa toutefois pas tromper et...

L'embuscade les prit complètement par surprise.

Les gredins tombèrent des arbres ou jaillirent des fourrés, dagues et masses à la main, ne leur laissant le temps ni de dégainer leur épée ni de songer à une ultime prière. La douleur explosa dans la tête de Selig au moment où son regard s'arrêtait sur un assaillant – un homme étrangement bien vêtu pour un voleur – qui éventrait l'évêque. Puis il perdit connaissance et bascula sur le sol.

L'un des assaillants amena un destrier caché dans les bois pour son seigneur. Celui-ci grimpa en selle et balaya du regard le carnage que ses hommes laissaient derrière eux.

— Prenez leurs chevaux, ordonna-t-il à son capitaine. Et tout l'argent qu'ils possèdent afin qu'on croie à une attaque de brigands.

— Et si Alfred en envoie d'autres ?

— Ils subiront le même sort.

Dame Erika porta la grande louche à ses lèvres pour goûter le potage de pois verts et soupira. Encore une fois, le cuisinier avait fait des économies.

— Plus de safran, Herbert, et ne sois pas pingre avec le sel. Le marchand va revenir et je rachèterai toutes les épices qu'il nous manque.

Elle n'aurait pas dû avoir besoin de le lui dire. Depuis sept ans, ces gens avaient amplement eu le temps de constater que leur nouveau seigneur danois n'était pas aussi avare que leur ancien maître. Ils étaient toutefois timides, ces serfs, ce qui n'avait rien d'étonnant vu la brutalité et la cruauté dont faisaient preuve les soldats saxons.

Quand elle était venue vivre ici quatre ans auparavant, son frère Ragnar lui ayant confié la gestion des affaires domestiques, Erika avait mis un terme aux rossées quotidiennes. Non par faiblesse. Elle était parfaitement capable de faire donner le fouet quand c'était nécessaire, ou même d'ordonner une pendaison, le cas échéant. En l'absence de son frère, elle ne pouvait veiller sur ses biens et ses gens sans faire le nécessaire quand la situation l'exigeait. Mais elle croyait en la justice et aux châtiments proportionnés aux crimes.

Elle avait d'ailleurs reproché à Ragnar d'avoir laissé certaines pratiques perdurer avant qu'elle n'arrive. Ce n'était certes pas entièrement sa faute dans la mesure où il avait passé l'essentiel de ces trois années à guerroyer avec son armée loin de ses terres et ignorait donc ce qu'il s'y passait.

C'était un beau domaine que le sien et il l'avait obtenu sans bain de sang. Le vieux seigneur anglais qui vivait ici était si terrifié à l'idée de se faire déposséder de tout par les envahisseurs qu'il avait offert sa fille unique en mariage à Ragnar Haraldsson. Et Ragnar avait été ravi de les accepter, elle et tout ce qu'elle amenait avec elle, dont la loyauté de ses vassaux.

Le vieux père était mort peu après de causes naturelles et la transition s'était effectuée sans difficulté, Ragnar étant l'époux légitime de sa fille. Les gens d'ici avaient surmonté leur tristesse quand leur maîtresse était morte en couches neuf mois après son union avec Ragnar et n'avaient pas hésité à jurer fidélité à celui qui était déjà leur maître, ainsi qu'à sa sœur, Erika.

Non seulement celle-ci avait fait cesser les bastonnades, mais aussi les viols répétés et les mises à mort pour des délits mineurs. Elle avait aussi veillé à ce que plus personne ne meure de faim. Tous ces gens avaient cependant vécu si longtemps sous un joug brutal – chacun portait sur son corps les traces du fouet – qu'il leur faudrait bien plus que quelques années pour oublier les épreuves du passé.

Voilà pourquoi elle se montrait si patiente avec le cuisinier, et tempérant sa réprimande d'un sourire.

— Et tu pourrais peut-être l'épaissir un peu, comme tu aimes à le faire, Herbert. Je préfère vraiment ta recette à la mienne.

L'homme se rengorgea, au comble de la joie. C'était en général l'effet qu'elle avait sur les serviteurs quand elle distribuait des compliments – du moins sur les serviteurs masculins, car elle était si belle qu'un simple sourire de sa part aurait suffi.

Elle n'avait pas toujours apprécié ce physique avantageux qui, des années durant, lui avait valu quelques désagréments avec ses congénères. Désormais, elle n'y voyait plus d'inconvénient, elle était même contente d'être aussi gâtée par la nature. Elle avait des pommettes hautes, un petit nez droit, des lèvres pulpeuses. Ses yeux étaient d'un bleu très clair, ses cils fournis et ses sourcils avaient un arc délicat. Quant à sa chevelure, elle était véritablement extraordinaire : longue, épaisse et fluide comme un bouquet de flammes d'or.

Quoique grande, surtout comparée aux Saxons, elle avait une ossature très fine, si bien que sa silhouette apparaissait mince et souple. Non pas qu'elle soit maigre. Ses courbes étaient présentes partout où il le fallait, ses seins généreux mais parfaitement proportionnés, ses jambes longues et galbées.

Les regards se braquaient sur elle dès qu'elle traversait une pièce, comme en cet instant. On ne remarquait plus que très rarement l'ombre qui s'écarta aussitôt du mur pour la suivre dans la cour.

Les torches étaient déjà allumées. Erika ne s'était pas rendu compte qu'il était si tard et que tout le monde attendait de dîner. Le dernier repas

de la journée avait été retardé en raison des derniers vols ; établir le compte de ce qui avait disparu leur avait pris plusieurs heures, au personnel de cuisine comme à elle-même. Elle se dépêcha donc de regagner la grande salle commune, car Herbert ne commencerait à faire servir que quand elle serait à table. Pour autant, elle ne cessait de penser à ces larcins.

— Sept miches de pain et la moitié des épices, dit-elle à son ombre. Les épices seront vendues, sans aucun doute, mais le pain ? As-tu remarqué si quelqu'un devenait un peu trop gras ?

Le grognement qu'elle reçut en réponse signifiait non.

— Wulnoth n'a aucune idée de qui pourrait être notre voleur ?

Grognement identique. Erika soupira. Cela faisait plus de deux semaines maintenant qu'ils étaient victimes de vols de nourriture, d'armes et même de têtes de bétail. Soit un étranger très malin parvenait à entrer et à sortir du manoir sans se faire repérer, soit l'un des leurs vendait leurs biens à Bedford pour en tirer profit. Que Wulnoth, capitaine de la garde, ne l'ait pas encore attrapé était étonnant, car un tel crime méritait au moins le fouet et il adorait s'en servir.

Elle méprisait le capitaine saxon et ce depuis leur première rencontre. L'homme était arrogant, sans cesse à la limite de l'insolence, et faisait montre d'une cruauté malsaine qui lui faisait savourer la terreur qu'il inspirait. Elle l'aurait renvoyé depuis longtemps s'il ne s'était incliné devant son autorité, la privant ainsi d'une raison de le faire. Et puis, les autres soldats lui obéissaient, et le redoutaient davantage qu'elle, elle en était

convaincue. S'il continuait à suggérer des châtiments bien plus sévères que nécessaire, il se pliait toujours à ses jugements, quoique souvent de mauvaise grâce.

Dans la grande salle, toutes les torches étaient allumées. Les gens du manoir, rassemblés par petits groupes, s'étaient gardés de prendre place aux tables qui avaient été dressées. Elle imaginait sans peine que la plupart craignaient le retour des jours de disette. Ils auraient dû savoir, depuis le temps, mais les vieilles peurs ont la peau dure. Elle remarqua cependant, non sans plaisir, que les conversations ne s'étaient pas arrêtées quand elle avait pénétré dans la pièce, ce qui était le cas lors de sa première année ici. Bien sûr, c'était son ombre et non pas elle la cause de ce phénomène, et c'était fort compréhensible.

Turgeis Dix Pieds. Tel était son nom. Les « Dix Pieds » – trois bons mètres – étant une exagération, comme l'étaient presque tous les noms vikings, encore que pas tant que cela dans le cas de Turgeis. Il mesurait en réalité sept pieds – près de deux mètres vingt – et avec son torse en forme de barrique, sa crinière échevelée et sa barbe rousse, il avait tout d'un ours. Il avait aussi de doux yeux bruns, du moins les trouvait-elle doux, contrairement à tout le monde, y compris son frère, car Turgeis avec sa hache trois fois plus grande qu'une arme normale inspirait la peur aux plus intrépides. Et il demeurait en toutes circonstances à portée de voix d'Erika.

Il en était ainsi depuis qu'à dix ans elle l'avait trouvé près de l'étang secret où elle allait se réfugier pour échapper aux chamailleries et à la mauvaise humeur qui régnaient chez elle. Il gisait dans